

SURVIVANT DES TUEURS DU BRABANT

**David Van de Steen
& Annemie Bulté**

Survivant
des Tueurs
du Brabant

Racine

www.lannoo.com

Enregistrez-vous sur notre site Internet et nous vous enverrons régulièrement une lettre d'information sur nos nouvelles publications, ainsi que des offres exclusives.

Traduit du néerlandais par Liliane Tackaert et Christian De Greef

Crédit photo de couverture : Illias Teirlinck

Couverture : Studio Jan de Boer

Mise en page : Studio Lannoo avec la collaboration de Wim De Dobbeleer

© Uitgeverij Lannoo nv, Tiel, 2018 et David Van de Steen et Annemie Bulté

D/2018/45/648 – ISBN 978 94 014 4945 8 – NUR 740/320

Tous droits réservés. Aucun élément de cette publication ne peut être reproduit, introduit dans une banque de données ou publié sous quelque forme que ce soit, électronique, mécanique ou de toute autre manière, sans l'accord écrit préalable de l'éditeur.

Contenu

Préface	7
1. Comme un poisson hors de l'eau	10
2. Un geyser de sang	15
3. Ils tirent sur tout ce qui bouge	23
4. Les 30 dernières heures des Tueurs du Brabant	29
5. Seul au monde	39
6. Une nuée d'oiseaux affolés	45
7. L'odeur de la peur	54
8. Tout un pays sous le choc	61
9. Plus seul que dans la brousse	65
10. Magiciens	71
11. Hyacintenstraat 43	84
12. Vacances à la mer	92
13. Retour à l'école	101
14. L'AARC : mon école de vie	105
15. La maison de la mort	109
16. Deux garçons en un	112
17. Sous hypnose	118
18. Un petit-fils obéissant	122
19. Nathalie	145
20. L'enquête au fond d'une impasse	149

21.	Julie, Mélissa et moi	155
22.	Fadaises	161
23.	Dame Justice	168
24.	L'adieu à Petje	176
25.	Compagnons d'infortune	185
26.	Animal aux aguets	197
27.	Guerre des enquêteurs	203
28.	Traumatisés de père en fils	211
29.	Un deuxième Petje	216
30.	Le 22 mars 2016	221
31.	En route vers la fin	223
32.	Duel avec le Géant	225
33.	La première victime des Tueurs du Brabant	236
34.	Retour dans la rue des Hyacinthes	244
35.	Huit années perdues	249
36.	Au nom des miens	252
	Remerciements	254

Préface

Lorsqu'en 2010, David et moi avons terminé son premier livre *Ne tirez pas, c'est mon papa !*, je pensais avoir tout écrit de son histoire. Le titre faisait référence aux dernières paroles de sa sœur de 14 ans, Rebecca. Le 9 novembre 1985, elle fut assassinée en même temps que ses parents sur le parking du Delhaize d'Alost. David n'avait que neuf ans et fut grièvement blessé. Le braquage d'Alost, qui a fait huit morts, fut la dernière, mais aussi la plus sanglante attaque des Tueurs du Brabant. Entre 1982 et 1985, cette bande de gangsters a tué 28 personnes, en a blessé 40, et a laissé derrière elle un nombre incalculable de victimes invisibles. Plus de 30 ans plus tard, la justice n'a toujours pas découvert qui se cachait derrière cette épopée meurtrière qui a duré quatre ans.

Après un an de soins douloureux à l'hôpital, David a grandi chez ses grands-parents, à Alost, dans un appartement situé juste en face du Delhaize. Son grand-père Albert Van den Abiel – « Petje » – n'a eu de cesse de harceler les enquêteurs. Après une jeunesse marquée par le chagrin, l'angoisse, la douleur physique et 34 opérations à la jambe, David – âgé de 34 ans au moment où nous avons écrit le livre – avait trouvé sa voie. Il était marié et heureux avec Nathalie, et ils avaient un jeune fils, Yanni.

Mais après la publication de *Ne tirez pas, c'est mon papa !*, il est apparu que l'histoire n'était pas terminée. Après avoir lu le livre, de nombreuses personnes ont contacté David pour lui raconter comment les Tueurs du Brabant avaient radicalement changé leur vie. Le directeur du Delhaize, qui fut pris en otage pendant l'attaque et ne doit la vie sauve qu'à une paire de chaussures neuves. Le policier d'Alost – par hasard en service le 9 novembre 1985 – qui a tiré sur les gangsters en fuite, et qui est convaincu d'en avoir touché un. L'agent de police qui, avec sa voix de stentor, a inconsciemment sauvé la vie de David. Le colonel de gendarmerie Vernailien, qui a réchappé en 1981 à une tentative d'assassinat à son domicile, et se considère comme la première victime des Tueurs du Brabant. Les anciens enquêteurs, les indicateurs et les petites amies de malfrats.

Avec le temps, David change lui aussi. Il s'épanouit et s'ouvre de plus en plus. Après le décès de son grand-père, il reprend naturellement le flambeau et commence à son tour à mettre la pression sur les enquêteurs. Il veut aussi comprendre comment cette soirée tragique a influencé son comportement. Il suit une formation en psychotraumatologie et devient conseiller en gestion du deuil. Lorsque je le rencontre chez lui pour la première fois en 2010, il entrouvre à peine la porte avec méfiance pour vérifier qui a sonné. Le même scénario se répétera à chacune de mes visites. C'est la conséquence d'une vie passée dans une angoisse permanente. Mais au fil des années, sa méfiance s'estompe et Nathalie remarque que son conjoint rationnel et introverti montre de plus en plus ses sentiments.

Fin octobre 2017, les Tueurs du Brabant font à nouveau la une des journaux, lorsque l'on apprend qu'un ancien gendarme a confessé sur son lit de mort être le Géant de la bande. Une tempête médiatique déferle sur le Parlement. Finalement, c'était donc bien la gendarmerie qui se trouvait derrière ces tueries ?

Ou pas ? Un an plus tard, les enquêteurs classent sans suite cette piste déconcertante comme étant « sans valeur. » Mais le ramdam autour de l'affaire rouvre pour la énième fois la blessure dont notre pays traumatisé ne réussit pas à guérir depuis plus de 30 ans. Et la cicatrice restera douloureuse tant que la justice ne parviendra pas à résoudre le plus grand mystère de l'histoire criminelle belge.

C'est ainsi que trois jeunes découvrent le chapitre sombre et violent du passé de la Belgique. Trois adolescents du Pajottenland se présentent devant la justice de Charleroi avec des armes et des munitions repêchées dans le canal Bruxelles-Charleroi à l'aide d'un aimant. Un Riot Gun, un revolver et deux grands coffres portant l'inscription « Gendarmerie » et un millier de balles. Les jeunes espèrent recevoir une récompense. Ne s'agit-il pas des armes et des munitions des Tueurs du Brabant, que la justice belge recherche depuis plus de 30 ans ? En fin de compte, les armes ne sont pas celles de la bande, mais cet épisode montre à quel point cette énigme continue à hanter la population.

Le grand-père de David, Albert Van den Abiel, apprendra peu de temps avant sa mort le projet de film de Stijn Coninx. En décembre 2010,

le réalisateur envoie un courriel à David : « J'ai lu ton livre et je suis très impressionné. » Huit ans plus tard, le film est prêt et entre-temps David et Stijn sont devenus comme des frères. Avec son aide, celle de l'avocat Jef Vermassen, du colonel de gendarmerie Vernailen et de nombreux autres compagnons, David continue à se battre pour donner aux victimes ce qu'elles méritent : le droit à la vérité, et des pouvoirs publics qui fassent leur *mea culpa* et les soutiennent dans l'immense chagrin qui a marqué le reste de leur vie.

Un nouveau livre s'imposait donc. Sur toutes ces rencontres éclairantes. Sur les nombreuses victimes invisibles. Sur les efforts de David pour tenter de dompter les démons de son traumatisme. Sur le tournage du film *Ne tirez pas, c'est mon papa !* qui met en images la vie de David. Sur le *perpetuum mobile* de l'enquête. Sur les parallèles avec les cahiers d'Albert Van den Abiel, affichant la même intransigeance que David aujourd'hui. Sur le jeune homme qui avait autrefois fermé toutes les portes, mais qui aujourd'hui les ouvre toutes grandes.

Annemie Bulté

1.

Comme un poisson hors de l'eau

« Dans ma vie, j'ai vécu trois guerres. La première contre les Allemands, la deuxième au Congo, où j'ai failli perdre la vie avec ma famille dans la Région des Grands Lacs. Puis nous sommes rentrés en Belgique avec pour uniques biens les vêtements que nous portions sur le dos. Nous avons dû tout recommencer à zéro. La troisième guerre fut la plus dure. Ce fut celle contre les meurtriers de mes enfants, et contre l'État belge, qui permet que l'on assassine ses citoyens... »

L'écriture de mon grand-père m'émeut. C'est celle d'un vieil homme qui n'a pas l'habitude d'écrire. Les lettres sont séparées les unes des autres, elles ont l'air de sortir d'un vieux cahier décollé, et pourtant, elles forment des mots dont émane un sentiment de force, d'assurance. *« Cela fait 21 ans que je recherche l'État de droit. La Démocratie. Les droits de l'Homme... »* Je l'imagine assis à table, concentré, tandis qu'il fixe sur le papier l'histoire de sa vie, une lettre à la fois. À côté de lui, sur la table, sa mallette brune en cuir de crocodile, qu'il a rapportée du Congo. Il y conserve tous les documents qui concernent le jour où notre vie a basculé, avec un « avant » et un « après. » *« Le 9-11-1985. Le jour où le soleil s'est arrêté de briller. »* Tout ce qui concerne l'attaque qui a eu lieu au Delhaize se trouve dans cette mallette : correspondance avec la justice, avec les politiciens, les avocats et les notaires, les rapports d'enquêtes, les factures d'hôpital, les lettres d'indicateurs, les cartes de visite des enquêteurs... Témoins silencieux de toutes les difficultés qu'il a dû affronter, et dont moi, petit, je n'avais aucune idée. *« Cette mallette contient des années de misère »,* avait-il l'habitude de dire. Il la conservait dans le bas d'une armoire de la cuisine, hors de la vue de ma grand-mère. Aujourd'hui, la mallette en crocodile est chez moi. Hier

après-midi, il me l'a donnée lorsque je suis allé le voir à l'hôpital. « C'est à toi maintenant », m'a-t-il dit. « Prends-en bien soin. J'ai fait tout ce que je pouvais. Maintenant, c'est ton tour. » Un héritage qui est loin de me réjouir. Mais bon.

Nous sommes en janvier 2011. Je suis à l'hôpital, assis à côté du lit de mon grand-père. Nous savons qu'il vit ses derniers moments. Tous les jours, un médecin vient lui demander : « Monsieur Van den Abiel, êtes-vous sûr de vouloir mourir ? » C'est ce qu'exige la procédure dans les dossiers d'euthanasie. « Oui oui », répond-il, avec un peu d'impatience dans la voix.

Je comprends mon grand-père. Il est épuisé par son combat. Son cœur et ses poumons le lui font savoir. À chaque mouvement, il doit reprendre son souffle. Il sent qu'il est en train de suffoquer. Et ces pieds gonflés qu'il utilise de moins en moins sont la conséquence de son cœur défaillant. L'an dernier, il a passé neuf mois à l'hôpital. Je lui demande : « Comment te sens-tu ? » Sa réponse : « Fiston, je me sens comme un poisson hors de l'eau. »

Pour moi, il reste le lion qui s'est battu pendant près de 30 ans pour retrouver les assassins de ma mère, de mon père et de ma sœur. L'homme qui posait des questions gênantes aux inspecteurs, et qui osait les harceler parce que l'enquête sur les Tueries du Brabant n'avancait pas, malgré les efforts de centaines d'enquêteurs. Il a reçu des menaces parce qu'il s'impliquait trop dans l'enquête et qu'il était trop souvent derrière les gendarmes, en train de les houspiller. Mais il ne s'est pas laissé intimider. C'était un bloc de granit, un athlète. Mon héros.

À 65 ans, il a repris le flambeau comme chef d'entreprise pour payer mes études et mes soins médicaux. Avec ma grand-mère, il m'a accueilli chez lui alors que je n'avais que neuf ans, lorsque j'ai pu rentrer après des mois de soins et de convalescence à l'hôpital. Mais pour moi, ce n'était pas « ma maison. » Ma mère, mon père, ma sœur. Tous trois étaient morts. Mon chat, ma chambre, mon univers, tout avait disparu. Mes grands-parents m'ont aidé à m'en sortir. Ma grand-mère en me consolant, et en ne parlant plus jamais de l'affaire. Mon grand-père en se jetant corps et âme dans l'enquête et en se battant pour mon avenir. Pendant des années, il s'est rendu tous les jours au Delhaize, de l'autre côté de la rue, comme s'il était aspiré par l'endroit où ses enfants avaient été assassinés. Chaque année, aux alentours du 9 novembre, il collait une affiche commémorative,

comme un reproche tacite à tous ceux qui auraient préféré balayer sous le tapis ce dossier nauséabond.

Aujourd'hui, c'est fini. Depuis la mort de ma grand-mère, « Metje »¹, il y a neuf mois, ses forces l'ont abandonné. Après 70 ans de mariage. Mon grand-père s'est montré courageux au moment de sa mort. « Metje a eu une vie difficile, j'espère qu'elle trouvera enfin le repos. » Mais j'ai compris qu'elle lui manquait terriblement.

« Petje »² et moi savons qu'il nous reste cinq jours à passer ensemble. Et je les passerai avec lui, à côté de son lit. Je n'ai pas pu dire adieu à mes parents et à ma sœur. En une seconde, ils n'étaient plus là. Pas de derniers mots, pas de questions, aucune possibilité de discuter de certaines choses. Trois vies inachevées, terminées pour toujours. Cette fois, je veux que les choses se passent autrement. Pas de non-dit. Je veux faire comprendre à mon grand-père à quel point je lui suis reconnaissant. Ce n'est pas facile, car je ne parle pas souvent de mes sentiments. « Nous n'avons pas eu une vie facile, mais ce que tu as fait pour moi est unique », lui dis-je en le serrant dans mes bras. Petje fait un signe de la tête et semble écarter mes paroles d'un geste de la main, comme si je le remerciais pour un petit service. Mais je ne renonce pas. « Je sais que je ne devrais pas utiliser autant de mots, mais je le fais quand même. Je ne veux pas que tu aies le moindre doute. Tu as eu raison de faire ce que tu as fait. »

Toute la famille vient lui faire ses adieux. Ils viennent le voir un par un. Le troisième jour, le docteur Rumbaut passe le voir. C'est le médecin qui m'a sauvé la vie, sur la table d'opération, le soir du braquage. Il a appris à connaître mon grand-père pendant les mois qui ont suivi, pendant toutes ces journées où il se tenait assis à côté de mon lit et me tenait la main chaque fois que l'on m'emmenait en salle d'opération – au total plus de 30 fois.

« Ton grand-père n'avait aucune amertume », m'a confié plus tard le docteur Rumbaut. « Il était content d'arriver à la fin de sa vie et d'en avoir fait quelque chose malgré les circonstances. Le Delhaize a dominé les 26 dernières années de son existence. Il était frustré parce qu'il n'a jamais réussi à trouver la vérité. Une pensée l'a hanté toute sa vie : 'Si j'étais allé ce soir-là au Delhaize avec mon arme, je les aurais eus.' Il était bon chasseur,

1 Équivalent de « Mamy » en néerlandais.

2 Équivalent de « Papy » en néerlandais.

il avait appris à tirer les perdrix dans la brousse. ‘Je les aurais touchés,’ disait-il. Mais il n’avait pas de regrets. ‘Vous ne décidez pas de ce que sera votre vie, mais bien de ce que vous en faites. Et je l’ai gérée à ma manière.’ Il était en paix avec lui-même. Il a été très heureux avec sa femme et il est content d’avoir fait ce qu’il pouvait pour toi. Et il est parti rassuré sur ton avenir, David. »

Le livre *Ne tirez pas, c’est mon papa !* est sorti il y a deux mois. Il l’a lu pendant qu’il était à l’hôpital. Il n’en a pas beaucoup parlé. Ce n’était pas son style. Mais je sais qu’il me soutenait. Il estimait que la Belgique n’avait pas le droit d’oublier la barbarie des Tueurs du Brabant pendant ces quatre années d’attentats.

Le coup de téléphone de Stijn Coninx³ arrive pendant ces derniers jours, alors que je veille à côté de Petje. Stijn semble enthousiaste. Il compte faire un film sur la base de mon livre. Il explique comment il voit les choses. J’écoute attentivement, je pose beaucoup de questions. Lorsque je raccroche, je vois que mon grand-père est éveillé. « Ils vont s’inspirer du livre pour faire un film, Petje. Je ne renoncerai pas. Tu vas revivre, à l’écran. » Il hoche la tête, avec un petit sourire aux lèvres. Il est d’accord, cela ne fait aucun doute. Le coup de fil a réveillé ma propre combativité. Je suis impatient à l’idée de commencer. À ce moment-là, je n’imagine pas à quel point le chemin sera long et difficile, et qu’il faudra sept années pour que le film sorte enfin dans les salles.

Le cinquième jour, « cela » doit arriver. C’est prévu à 2 h de l’après-midi. Le matin, je vais rendre une dernière visite à Petje, avec ma femme Nathalie. Nous entrons dans sa chambre à 8 h 30, il est assis dans son fauteuil et il regarde par la fenêtre. En bas, une femme balaie son trottoir et enlève les restes de neige tombée les derniers jours. Il commente : « C’est une maniaque de la propreté, elle n’arrête pas de nettoyer et de frotter ! » Je suis stupéfait et je commence à douter. « Allez Petje, tu es en grande forme ! Veux-tu vraiment quitter tout cela ? » Il hausse les épaules. « Remettez-moi au lit. » Les infirmières le déplacent du fauteuil au lit, et il s’endort immédiatement. Nathalie et moi restons à ses côtés. Le compte à rebours a commencé.

3 Cinéaste flamand connu notamment pour ses films *Koko Flanel* et *Daens*.

Je suis conscient que ce sont les derniers moments avant que je me retrouve seul. Mes parents, ma sœur et ma grand-mère. Tous sont enterrés au cimetière d'Alost. Quand Petje sera parti, il n'y aura plus personne. Il a été à mes côtés pendant toute ma vie, comme un gardien. Il disait que j'étais « son ombre », parce que je n'étais jamais loin de lui. Nous ne parlions pas beaucoup. Un regard suffisait pour savoir ce que l'autre pensait. Dans quelques instants, tout sera terminé, et je vais devoir trouver mon chemin. Avec Nathalie et mon fils Yanni.

À 14 h, le médecin entre dans la chambre, accompagné d'un infirmier spécialisé en soins palliatifs. Ils le réveillent. Et lui posent à nouveau la question « Êtes-vous certain de vouloir mourir, monsieur Van den Abiel ? » – « Oui oui », répond-il en tendant son bras pour la piqûre.

Je pose la main sur son front, comme il l'a si souvent fait pour moi pour me rassurer. « Laisse-toi aller », lui dis-je. Le médecin introduit la seringue dans son bras. « Allez, on y va. »

2.

Un geyser de sang

Sept ans plus tard, par une douce soirée d'automne de 2017, l'équipe de Stijn Coninx tourne dans un supermarché vide de l'enseigne Peeters Govers au centre de Turnhout. Les néons fixés au mur projettent une lumière froide sur le parking. Pour me rendre dans le magasin, je passe à côté d'un combi de police, d'ambulances et de véhicules d'époque aux formes anguleuses, tous vieux de 30 ans. Quand je me retrouve à l'intérieur, je suis projeté dans le passé, dans le Delhaize de 1985, quelques instants avant l'attaque des Tueurs du Brabant. Entre les rayons, je vois des figurants aux coiffures exubérantes, affublés de jambières et de pantalons de jogging aux couleurs criardes. Des clients qui, dans quelques minutes, s'enfuiront à toutes jambes pour tenter de sauver leur vie. Un homme chauve avec une blessure par balles à l'arrière de la tête passe devant moi. C'est d'un réalisme à faire peur.

Tout le magasin respire l'ambiance de l'époque : les caddies en fer, les sacs en papier brun, les caisses aux surfaces inclinées en bois, sans tapis roulant. Des affiches font de la publicité pour des promotions en francs belges. Spaghetti Soubry fins 12,5 francs. Jambon braisé 159 francs. Je découvrirai plus tard sur des photos publiées dans les journaux qu'il s'agit exactement des mêmes promotions que celles de ce 9 novembre. L'employée du mois est la caissière Hilde De Coster, peut-on lire sur le tableau d'affichage. Même le présentoir de magazines est rempli d'éditions de cette époque : *Joepie*, avec le chanteur Simon Le Bon de Duran Duran en couverture, *Humo* avec le programme Villa Tempo de Bart Peeters, et Eddy Wally. Le chef décorateur Hubert Pouille est particulièrement fier du petit hélicoptère automatique pour enfants qui se trouve à l'entrée, et du distributeur de friandises, où l'on pouvait obtenir un chewing-gum pour 5 francs. À l'entrée, Hubert me montre les éraflures sur le coin du mur, témoins de chocs avec des caddies trop chargés.

« Tout le monde est prêt ? Silence, on tourne ! » Les clients et les caissières retiennent leur souffle. Puis, un coup de tonnerre secoue le magasin, on entend des coups de feu et des cris hystériques. Trois gangsters habillés de longs manteaux se fraient un chemin à grands pas à travers le magasin en tirant, tandis que les clients s'enfuient dans tous les sens. Un rayonnage de bonbons est mis en pièces et les chewing-gums et les oranges roulent sur le sol, des bouteilles se brisent. Les gens hurlent. Un homme s'écroule en gémissant, une femme reçoit une décharge de chevrotine dans le dos et tombe à plat ventre, derrière un rayonnage, sa jambe bouge encore. Dans le magasin, c'est le chaos, l'agression aveugle, la violence des armes à feu... c'est plus vrai que nature. La seule différence, c'est qu'il y avait plus de sang dans la réalité. Quand je repense à la tuerie, je vois toujours du sang. Sur les poignées des caddies, sur les murs. Des mares de sang sur le sol.

« N'est-ce pas trop dur pour toi ? Tu n'as pas l'impression de revivre l'attentat ? » me demande l'assistante de production, un peu inquiète. Je fais signe que non. Je la rassure : « Je peux faire la différence. Ça ne pourra jamais être pire qu'il y a 30 ans. » Les images que j'ai dans la tête sont beaucoup plus violentes. Un tournage n'est rien en comparaison. Du sang qui jaillit comme d'un geyser du cou d'une femme agonisante. Le visage déchiqueté d'un homme. Une balle qui traverse la gorge de ma sœur. La chemise de mon père qui se teint de rouge en quelques secondes. Leurs corps enchevêtrés sur le béton, dans un fleuve de sang. C'est le film avec lequel je me réveille tous les matins, et qui m'accompagnera toute ma vie.

Samedi 9 novembre 1985, 19 h. Notre Volvo grise tourne sur le parking du Delhaize. C'est la foule aujourd'hui, à la veille de la Saint-Martin, l'équivalent alostois de la Saint-Nicolas. Les gens sortent, leurs caddies bien remplis, le sourire aux lèvres. C'est une ambiance de fête. Tout le monde se réjouit de ce week-end prolongé, car le lundi 11 novembre est un jour férié. Nous trouvons de justesse une place à l'arrière du parking, contre le mur. Après les courses, nous sommes attendus, comme tous les samedis soir, pour aller manger chez mes grands-parents Petje et Metje, qui habitent juste en face du supermarché. Il arrive d'ailleurs que mes parents nous déposent chez eux, ma sœur Rebecca et moi, pendant qu'ils font les courses. Mais pas ce soir. Ma sœur et moi espérons réussir à soutirer quelques friandises ou un jouet à nos parents.

Pendant que mes parents remplissent le caddie, je reste à l'avant du magasin, à côté d'une étagère de BD et d'une table remplie de jouets. Je m'installe avec un *Jommeke*⁴ de Jef Nys dans une des chaises roulantes à l'entrée, prévues pour les clients moins valides. Il est à peu près 19 h 30. Ma mère est en train de passer à la caisse et m'appelle. « David, viens ! » Il y a de longues files aux caisses, mais les caissières sont de bonne humeur. Pendant que mon père règle les achats, la caissière m'offre un ballon bleu au logo de Delhaize. Ensuite, c'est le retour vers le parking. « C'est moi qui pousse le caddie ! » dis-je en roulant des mécaniques. Mais le chariot est tellement lourd que ma mère doit me donner un coup de main. Mon père et ma sœur Rebecca suivent.

19 h 37. Dehors, sur le parking, nous tournons à gauche, pour retrouver la voiture. Tout d'un coup, nous entendons quelqu'un appeler. Nous nous retournons et nous voyons deux hommes de grande taille se diriger vers nous, armés de Riot Guns. Ils portent de longs manteaux sales, l'un d'eux a une perruque de Père Fouettard. Je pense en un éclair : « C'est le carnaval ? » Un troisième homme sort de derrière une pile de casiers. L'un d'eux dirige son arme vers ma sœur, qui saute devant mon père en criant « Ne tirez pas, c'est mon papa ! » L'homme tire. Le coup est assourdissant, comme si un pétard vous explosait dans les oreilles. Une grêle de plombs sort du double canon et atteint ma sœur au visage, en lui arrachant une partie de la gorge. Elle tombe dans les bras de mon père, les plombs lui perforent le ventre, sa chemise se teint de rouge en quelques secondes. Son cri de douleur restera pour toujours ancré dans ma mémoire. Ensuite, j'entends la voix stridente de ma mère paniquée. « Cours, David ! Ne reste pas là ! » Ma mère s'enfuit sur le parking en direction des voitures.

Instinctivement, je cours vers le magasin. Les tueurs ouvrent le feu, pendant que je me dirige à toute vitesse vers la porte d'entrée et le petit couloir qui mène au Delhaize. J'entends des tirs ininterrompus – rata-tata ! Les vitres explosent, les clients sont pétrifiés derrière leur caddie, les balles percutent les murs. Je reçois une balle dans la cuisse, mais je ne sens rien, sous l'effet de la panique. Les balles transpercent mon bonnet et mon anorak. Devant moi, un homme est touché par une balle qui m'était destinée, sa joue explose, il s'écroule. Je dois sauter par-dessus son corps, je n'ai pas le choix. Je cours pour sauver ma vie. Je déboule dans le magasin, en espérant me retrouver en sécurité.

4 Bande dessinée flamande pour les jeunes, publiée en français sous le titre *Gil et Jo*.

19 h 38. À l'entrée se trouve l'étagère avec les BD que je lisais il y a quelques instants. Je vois Jo Cami, un garçon de mon école, un peu plus âgé que moi, allongé sur le sol. Je me jette à côté de lui dans le coin, derrière la porte d'entrée qui s'ouvre automatiquement dès que quelqu'un entre dans le magasin. Nous pensons que personne ne pourra nous voir. Je dis à Jo « Mon père est mort. J'ai peur, j'ai peur. » Jo essaie de me rassurer, mais il est aussi effrayé que moi. Dans le magasin, les gens courent dans tous les sens, complètement paniqués. « C'est un braquage ! Un braquage ! »

Je suis couché dans une position inconfortable, la tête contre la porte en verre, et je vois dans l'entrée deux enfants apeurés qui se cachent derrière une jeune femme. Les lourdes santiags d'un des gangsters se rapprochent. Il dépasse la femme et ses enfants, et se dirige vers une petite fille qui tremble, allongée sur le sol. Il la tire par les cheveux, la frappe, la jette sur le sol et lui donne de violents coups de pied sur la tête et le ventre. La petite fille hurle et pleure. Mais que veulent ces hommes ? Ils sont fous ! C'est de la torture ! « Laissez cette femme tranquille, elle n'a rien fait », crie un homme à l'entrée du magasin. Le gangster le regarde, jette la fillette sur le sol, et entre dans le magasin en faisant de grands pas. Les autres gangsters le suivent. « Nom de dieu, ils entrent dans le magasin ! » Un, deux, trois hommes... Ils ne nous voient pas, Jo et moi, cachés derrière la porte. Mais maintenant que plus personne n'entre dans le magasin, la porte automatique se referme et nous nous retrouvons sans protection, en pleine lumière. Un des hommes me frappe violemment, en pleine rotule, avec la crosse de son fusil.

Les hommes se dirigent vers le bureau de la direction. Un des gangsters fait sortir le directeur en le tirant par le col, lui met un pistolet sur la tempe et rugit : « *Het geld!* L'argent ! » Le gangster traîne le directeur de caisse en caisse, comme s'il n'avait pas de pieds. Il doit les vider une à une. « Plus vite ! » crie le gangster, qui se jette sur les caisses pour les ouvrir. Les détonations sont assourdissantes. Ce n'est pas possible ! Je suis en plein cauchemar et je dois absolument me réveiller. Je pense à mon père. Est-il mort ? Je ne peux pas imaginer vivre sans lui ! Et Rebecca ? Et ma mère ? Ont-elles pu se sauver, comme moi ?

19 h 39. Le directeur adjoint Paul Bekaert – âgé d'à peine 25 ans – est assis à son bureau, dans son beau costume et avec ses chaussures neuves. Il est prêt pour la fête annuelle du personnel, qui aura lieu ce soir. Il chantonne. Tout va bien. L'ambiance est à la fête. En dessous de leur tablier, les

caissières portent leurs plus beaux vêtements. Les clients sont au rendez-vous, ils remplissent allègrement leur chariot, l'heure de la fermeture approche et la fête pourra bientôt commencer. À l'étage supérieur, dans le réfectoire, la femme de Bekaert attend la fermeture des portes.

Paul Bekaert : « Tout d'un coup, j'ai entendu des détonations. J'ai d'abord pensé à des bouteilles en train de rouler et de heurter le bord des caisses. La porte de mon bureau s'est ouverte et le boucher a passé la tête en criant, paniqué : 'Monsieur Bekaert, ils sont là !' Et il a disparu tout aussi vite. J'ai sursauté. Mais que se passe-t-il ? Dehors, j'ai entendu des gens crier et courir. J'étais fait comme un rat, dans mon bureau qui n'a qu'une seule porte. Quelques instants plus tard, un gangster a fait irruption, un Riot Gun pointé sur moi. 'L'argent ! *Het geld ! De kluis !* Le coffre !' Je me suis levé et j'ai dû passer devant lui, à quelques centimètres de son visage, pour accéder au coffre. Je mesure 1,76 m, et il faisait certainement 10 cm de plus que moi. Son visage était masqué par un foulard, je ne voyais que ses yeux. C'étaient les yeux d'un homme jeune. Il a hurlé que je devais me dépêcher. J'ai ouvert le grand coffre, j'ai sorti la boîte contenant les chèques et la monnaie et j'ai tout déposé sur mon bureau. C'était tellement lourd que je me suis déchiré un muscle. À cause du stress, j'avais l'impression d'être devenu sourd. Je ne percevais plus aucun bruit, plus de cris, plus de gens en fuite. Le gangster m'a tenu en joue et m'a poussé vers le magasin, suivi par un complice qui portait le petit coffre. Le supermarché semblait mort. J'avais l'impression de pénétrer à l'intérieur d'un hangar éclairé, sans âme qui vive, seul avec un revolver sur la tempe. Alors, j'ai commencé à imaginer toutes sortes de scénarios, comme des flashes. Du coin de l'œil, j'ai vu un corps sans vie derrière la caisse et j'ai pensé que je serais le prochain. C'était fini pour moi. J'en étais persuadé.

'Les caisses ! Ouvrez !' Les mains tremblantes, j'ai ouvert les caisses, une à une, harcelé par le preneur d'otages. Deux autres gangsters regardaient. Au total, ils étaient quatre, j'en suis certain. 'Je vais vous aider', ai-je dit. Et à ce moment-là, j'ai pensé 'Va te faire f... et compte dessus !' Tout d'un coup, j'ai vu un trou, une possibilité de m'échapper entre les rayons boissons. J'ai commencé à courir dans l'allée. Je n'ai jamais couru aussi vite de toute ma vie. Immédiatement, un gangster a ouvert le feu. Les balles sifflaient et sont allées se loger dans les frigos le long du mur. Des bouteilles ont explosé, la bière et l'eau ont inondé le sol. Ce fut ma chance. Le sol était glissant et je suis tombé à cause de mes nouvelles chaussures en cuir. Je me suis retrouvé sous le rayon, tandis que les balles continuaient à voler au-dessus de ma

tête. J'ai découvert plus tard que les impacts se situaient au niveau de ma tête et que je devais la vie à cette paire de chaussures neuves. J'ai vu des clients en train de ramper entre les bacs de bière, les flaques d'eau et les rouleaux de papier toilette, apeurés, à la recherche d'une cachette. Je me suis dit qu'en tant que responsable du magasin, je devais les aider. Mais d'abord aller au réfectoire au premier étage pour chercher ma femme parmi le personnel. 'Où est ma femme ? Où est ma femme ?' Elle est enfermée dans une toilette avec une caissière, la porte verrouillée, saine et sauve. Rassuré, je pouvais continuer. Je suis redescendu. »

« Ne regardez pas ! Ne regardez pas ! » hurlent les gangsters aux clients du magasin. Mais je ne peux pas m'en empêcher. Je dois regarder. Je suis couché à côté de Jo et je suis tous leurs mouvements à partir de notre cachette. J'essaie d'enregistrer dans ma mémoire la façon dont ils sont habillés. L'un deux – celui qui porte la perruque du Père Fouettard – est un géant. Il porte une longue veste foncée, sale et dégoûtante, aux manches déchirées. Sous sa veste ouverte, je vois une ceinture brune où sont attachés des grenades et un long couteau. Il tient un Riot Gun et un fusil d'assaut, des armes capables d'abattre un buffle, mais il tire d'une seule main, comme s'il s'agissait d'un jouet. Il porte des chaussures de sécurité à bouts renforcés, que mon père porte également à son travail. Lui – le grand – est le seul dont je me souviens encore parfaitement. Les autres ne sont plus que des ombres vagues dans ma mémoire. Leur visage est recouvert d'une couche de maquillage de couleur brune. Je vois la différence par rapport à leur peau blanche au niveau du cou.

Maintenant, le supermarché est presque vide. À quelques mètres de moi, je vois un homme barbu, avec un enfant, tous deux blottis derrière le rayon jouets. Une employée est cachée en dessous de sa caisse. Les gangsters essaient de la faire sortir, mais n'y arrivent pas. Une femme est allongée dans le petit couloir, devant la porte automatique, elle bloque la sortie. Je la reconnais : c'est la femme avec les deux enfants. Elle se traîne sur le sol. Je ne me souviens plus du coup de feu, mais bien de la manière dont elle a été projetée en arrière, du trou dans sa gorge, du sang qui jaillit et éclabousse la porte en verre et des yeux effrayés des deux garçons, plus ou moins du même âge que moi, et qui assistent au carnage.

Le dernier gangster à quitter le magasin est celui qui sera baptisé « le Géant. » Les autres nous ont dépassés. Il nous repère. « Ne regardez pas », rugit-il, mais je ne peux pas le quitter des yeux. Il se débarrasse d'un sac de

jute brun imprimé d'un cor postal, prend son arme et vise. Je regarde le canon du fusil, pointé vers moi. Il semble vieux et en mauvais état. Ensuite, mon regard se fixe sur ses yeux bleus grand ouverts, qui ne clignent pas. Des cheveux brun clair s'échappent de sa perruque. Le foulard qui recouvre son visage est en train de glisser. Je vois un visage émacié et une verrue brune sur la joue, à côté du nez. Il ricane. Et il tire. Boum !

Je sens que mon corps encaisse un choc violent, comme si quelqu'un m'avait donné un coup avec un énorme marteau. Le gangster s'en va. Dehors, sur le parking, les tirs continuent. J'entends les sirènes hurler. Je suis couché par terre, la tête sur le sol froid, et je sens monter une terrible douleur à la tête, comme si elle était coincée dans un étau. La douleur envahit tout mon corps. Je vois du sang partout autour de moi, sur le carrelage blanc. Est-ce le mien ? Je lève la main. Peut-être n'y a-t-il pas de sang et que ce n'est pas trop grave. Je regarde : mon bras en est recouvert. Je sens de la chaleur du sang qui dégouline. Entre mes doigts, je tiens encore le petit ballon de la caissière, désormais poisseux et collant. Je sens que je me vide de mon sang, je panique de plus en plus. La douleur devient insupportable.

Paul Bekaert : « Quand je suis redescendu, les gangsters étaient déjà sortis. J'ai encore entendu tirer sur le parking, mais les tirs s'éloignaient. Mon devoir en tant que directeur adjoint était de m'assurer que les clients et le personnel soient en sécurité, que les gens restent calmes et ne prennent pas de risques inutiles. J'ai vu un garçon dans une immense marre de sang, immobile, le visage gris. J'ai pensé 'il est mort'. À la caisse, un autre homme gisait sans vie. Derrière la porte du petit couloir, un troisième corps, celui d'une femme, bloquait l'accès au parking. J'ai donc décidé de ne pas sortir. Trois morts. J'ai enregistré l'information sans réfléchir. Ma mission était avant tout de prendre soin des rescapés et des blessés.

Je suis retourné dans mon bureau, j'ai pris le micro et je me suis adressé aux personnes qui se trouvaient encore dans le magasin : « Mesdames, Messieurs, nous avons été victimes d'un hold-up. Gardez votre calme. Restez où vous êtes. Ne bougez pas. Attendez la police et les secours. Je vous préviendrai dès qu'ils seront là. »

Je dois m'être retourné, car je me retrouve allongé sur le dos. J'ai de plus en plus de difficultés à respirer. Mes yeux sont lourds et ma vue se trouble. Je ne vois plus rien, je n'entends plus que des sons, et je perds énormément

de sang. Je me sens devenir de plus en plus faible. Faible, faible. La vie s'échappe de mon corps. C'est au niveau des hanches que la douleur est la plus vive, c'est là que j'ai été touché. Je pense que j'ai perdu ma jambe. Je me dis « Je vais bientôt mourir. » Une sorte de paix m'envahit. Je me résigne à l'idée de mourir. Je perds connaissance.

« Hey ! Reste avec moi ! » me dit un homme. Je sens que quelqu'un me secoue et lance des jurons. « Bon dieu de bon sang... » « Comment tu t'appelles ? » me demande l'homme. « Qui sont tes parents ? » J'ai du mal à comprendre. Il dit qu'il est de la police. J'essaie de regarder, mais je ne vois rien. « Où habites-tu ? » Je réponds d'une petite voix. « Hyacintenstraat, 43 »⁵. L'homme ne me comprend pas et pose et repose la question. Je répète deux fois « Hyacintenstraat, 43. » J'ai du mal à prononcer. Je suis épuisé. Puis, je ne sais plus.

HUIT MORTS DONT DEUX ENFANTS

ALOST – Samedi soir, juste avant la fermeture, quatre gangsters ont commis un braquage sanglant au supermarché Delhaize d'Alost, situé Parklaan⁶. L'attentat a eu lieu aux alentours de 19 h 45. Huit clients qui n'avaient pourtant rien fait aux assaillants ont été froidement assassinés. Tout indique qu'il s'agit d'une nouvelle attaque des Tueurs du Brabant. Le parquet de Termonde a refusé de donner des détails. Les enquêteurs n'ont aucune raison de pavoiser, car la dangereuse bande reste introuvable.

Au cours de cette attaque, on déplore la mort de : Gilbert Van de Steen (42 ans), domicilié rue des Hyacinthes 43 à Alost, de sa femme Marie-Thérèse Van den Abiel (38 ans) et de leur fille Rebecca Van de Steen (14 ans) – Dirk Nijs et sa fille de 9 ans Elsie – Marie-Jeanne Mulder (33 ans), domiciliée Bremstraat à Nieuwerkerken – Georges Smet, de Grote Kapellestraat à Lede.

Dimanche après-midi, Jan Palsterman (40 ans) d'Alost est décédé de ses blessures à l'hôpital. Le fils du couple Van de Steen-Van den Abiel, âgé de neuf ans, grièvement blessé, a été opéré dans la nuit de samedi à dimanche.

- **Het Volk**, mardi 12 novembre 1985

5 En français : Rue des Hyacinthes, 43 à Alost.

6 En français : avenue du Parc à Alost.